

ALBUM D'ART

—

VIEUX COINS

DE

BRUXELLES



EAUX-FORTES ORIGINALES

DE

RENÉ VAN DE SANDE

Peintre-Aquafortiste

TEXTE INTRODUCTIF

DE

CHARLES PERGAMENI

Archiviste-Adjoint de la Ville, Docteur spécial
en Histoire



BRUXELLES

ROSSIGNOL & VAN DEN BRIL, ÉDITEURS

44, rue du Houblon, 44

MCMXII

PLANCHES

Quartier de la Putterie :

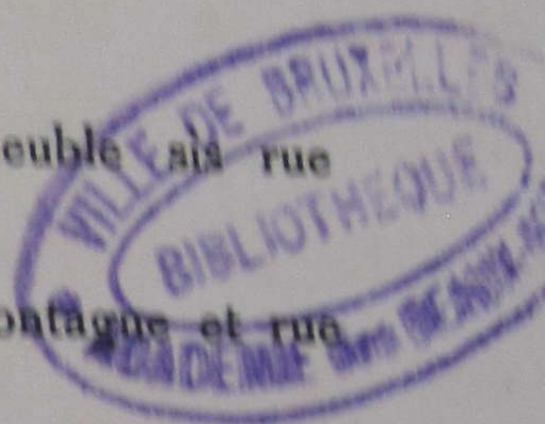
- 1.—2. LES DÉMOLITIONS.
3. MAISON ESPAGNOLE (arrière-corps de l'immeuble sis rue de l'Impératrice, n° 16).
4. SÉRIE D'ARRIÈRE-PIGNONS (Rue de la Montagne et rue du Singe).
5. VIEUX PIGNONS (arrière-corps d'immeubles sis rue du Singe).
6. IMPASSE SCHUDDEVELD (Petite rue des Bouchers, nos 23-25).

Quartier de la rue de Flandre :

7. RUE DU PAYS DE LIÈGE (Vue perspective).
8. RUE DU PAYS DE LIÈGE (Façade).
9. IMPASSE DE LA PERLE D'AMOUR (Rue Rempart des Moines, nos 47-49).

Quartier de la rue Haute :

10. IMPASSE DES CHANSONS (Rue Haute, nos 114-116).
11. IMPASSE VERVERS (Rue Haute, nos 196-198).
12. IMPASSE DE LA MOUTARDE (Cour intérieure, rue de Ruysbroeck, nos 6-8).









VILLE DE
BIBLIOT
ACADEMIE de



VILLE
BIBLIOTHEQUE
MAY 1881





POSTERIE
L'AMBA
A L'AMBA

PAENHOYZEN
HERUISIER
ENTREPRENOR





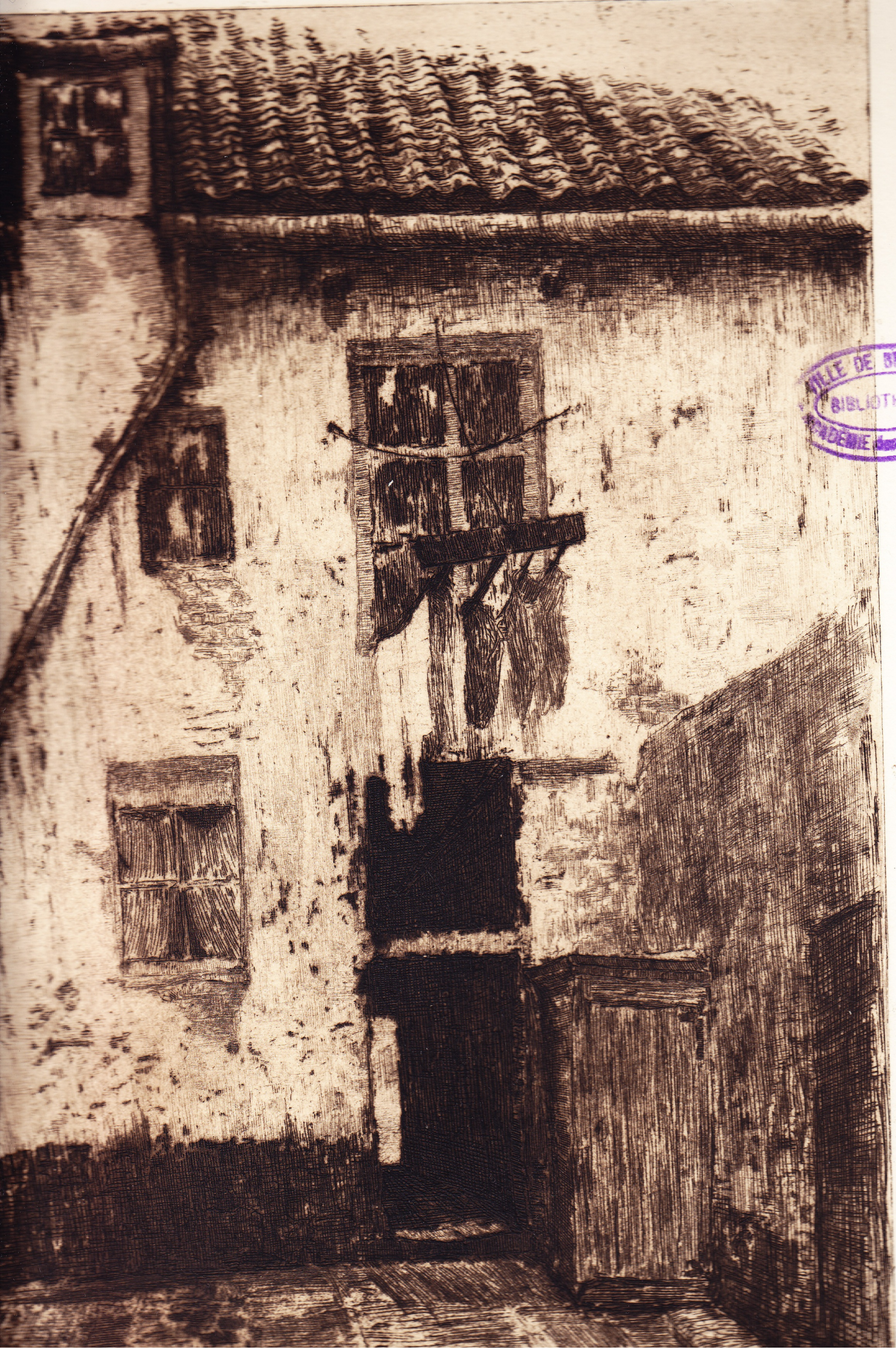


BIBLIOTHEQUE
ACADEMIE des BEAUX-ARTS

79 View of street







VILLE DE BR
BIBLIOTH
ACADEMIE des

Vieux coins de Bruxelles (eaux-fortes originales de René Van De Sande, texte introductif de Charles Pergameni) ; Bruxelles, Rossignol & Van Den Bril ; 1912, 13 pages, 12 planches, 50 cm.

“*René Vandesande* (1889-1946), *Artiste Brabançon*”, par Marcelle Vandesande, sa petite-fille :

<http://www.idesetautres.be/upload/Rene%20Vandesande%20par%20Marcelle%20Vandesande.pdf>

Découvrez aussi toutes les illustrations de René Vandesande publiées dans le ***Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles*** d'Arthur COSYN (442 pages).

Fascicule **I** : ***rive gauche de la Senne*** (30 itinéraires : 1 à 30) ; Bruxelles, Touring Club de Belgique ; 1925, 215 pages.

Fascicule **II** : ***rive droite de la Senne*** (itinéraires 31 à 68) ; Bruxelles, Touring Club de Belgique ; 1925, pages 224 à 442.

A titre d'exemple, « *Le Brabant* » (pages 11-22) :

<http://www.idesetautres.be/upload/COSYN%20BRABANT%20RIVE%20GAUCHE%20SENNE%20VANDESANDE%20GUIDE%20HISTORIQUE%20%20BRUXELLES%201925.pdf>

Celles parmi ceux (majoritaires) des 68 itinéraires qu'il a illustrés seront bientôt toutes disponibles via

www.idesetautres.be



ORSQUE, récemment, M. VAN DE SANDE me demanda de rédiger le texte introductif de l'album qu'il comptait publier, et dès que j'eus pris connaissance du projet auquel il s'était arrêté, je n'hésitai pas à le lui promettre. L'œuvre qu'il avait entreprise répondait, en effet, à un besoin urgent et ne laissait pas de mériter qu'on en indiquât le sens profond.

Malgré l'hétérogénéité apparente des sites qu'elle groupait, vieux coins pittoresques, reflets d'une époque déjà lointaine, pour la plupart inconnus, une idée directrice assurément originale en avait inspiré le choix et en avait guidé l'interprétation : je me proposai donc immédiatement de la dégager des réalisations qu'elle avait engendrées et de la formuler telle que je l'avais discernée au premier abord. J'eus l'impression très nette que la diversité des sujets traités ne détruisait aucunement l'homogénéité d'une conception d'ensemble unilinéaire, dont il convenait de déterminer exactement la nature. Telle est la genèse de cette préface : sous peine de dépasser le cadre qui lui était assigné " *ratione materiæ* „, sous peine encore de ne pas conserver à l'album son orientation esthétique, voire sa vraie signification, je me suis abstenu systématiquement de faire des incursions, hors de propos en l'occurrence, dans le domaine spécial de l'érudition archéologique.



L'HISTOIRE des villes, à l'instar de celle des collectivités humaines qui les peuplent, ne se développe pas suivant une norme harmonieuse et continue, en dépit des séductions fallacieuses de je ne sais quelle théorie évolutionniste aux adeptes plus nombreux que bien informés. A moins de s'entendre, en effet, sur le sens précis du terme " évolution „ et de lui attribuer une valeur très élargie ou une allure souple, de le rendre malléable en vue de ses adaptations aux nécessités et aux contingences, je ne vois guère comment il serait possible de l'envisager autrement que sous la forme d'une série d'étapes aux à-coups brusquement marqués, suivies de périodes ternes de stabilisation sociale. Ces à-coups soudent, pour ainsi dire, les chaînons de l'histoire. Ils jouent le rôle de transitions assez déroutantes, mais ils apparaissent quand même comme les degrés de la pente ascensionnelle suivant laquelle s'opère le déroulement historique. Certains moments, plus vivement perceptibles, sont les jalons de la vie urbaine : ferments de renaissance opiniâtre, arrêts ou reculs historiques, ils provoquent instinctivement une poussée progressive, une meilleure adaptation aux exigences ambiantes. Bruxelles n'échappe pas à cette loi des renaissances périodiques : efflorescence du XV^e et du début du XVI^e siècle, résurrection postérieure au bombardement de 1695, création des boulevards du centre et modifications dues à la pression des

pression des forces économiques modernes depuis près d'un demi-siècle, tels sont les principaux stades de sa croissance évolutive.

Mais, à y regarder de près, ne voit-on pas que les à-coups de civilisation de la cité se reflètent directement dans ses transformations architectoniques? Celles-ci en constituent la manifestation la plus durable et la plus significative : leur caractère propre est enté sur l'esprit dominant du temps qui les a suggérées. Elles font date. Guicciardin le savait bien lorsqu'en 1582, décrivant les curiosités de notre bonne ville, il insistait particulièrement sur le charme spécifique de ses jardins et de ses palais : " On voit, écrivait-il, divers logis, palais et maisons des seigneurs et grand nombre de jardins, prez, vergiers... qui représentent, avec une belle et plaisante perspective et gentille apparence, ce lieu sain, frais et délectable... Les édifices des maisons particulières sont de bonne estoffe et très bien dressez et bastis, mais surtout il y a de beaux palais... embellis de larges et magnifiques jardins, comme la ville aussi est arrosée partout de belles fontaines. „ (" La Description de tous les Pais-Bas „, Anvers, C. Plantin, pp. 89 et 92).

Actuellement, nous traversons une époque où les préoccupations d'hygiène publique et d'utilitarisme social priment toutes les autres considérations. Aussi bien, si elles n'inspirent pas à elles seules les travaux d'aménagement nouveau de la vieille ville, ne les en orientent-elles pas moins dans une direction très spéciale, en concordance avec les tendances qui sont " dans l'air „

Ces transformations, dont nous sommes les patients spectateurs, ont pour effet immédiat de substituer aux sites les plus pittoresques et les plus " locaux „ de modernes quartiers sans attache

sans attache avec le passé. N'advient-il pas encore qu'en raison des nécessités de l'heure et des pressantes exigences de la vie collective, de gigantesques constructions de rapport, sinon d'imposants hôtels, s'érigent orgueilleusement au sein d'agglomérations au cadre desquelles elles n'ont souci de s'accoutumer ? Nonobstant leur aspect généralement dépourvu d'esthétique, ces masses écrasantes, qui ne visent pas plus à l'élégance qu'elles ne cherchent à s'adapter au sol auquel elles s'ancrent, ne tarderont guère à essaimer — les mauvais exemples ne sont-ils pas ceux que l'on imite, hélas ! le plus commodément — et la zone qu'elles découvrent un peu insolemment de leur imposante altitude s'élèvera progressivement à leur niveau. Elles auront donné le ton.

Parfois — heureuse influence — la création d'artères aux vastes proportions destinées à améliorer la circulation intense du centre de la cité, à désencombrer les carrefours où s'entasse à certaines heures le flux des gens en travail, exigera la disparition de ruelles tortueuses ou d'obscures impasses. Sans les regretter le moins du monde du chef d'un attachement maladif aux erreurs et aux inconvénients des âges antérieurs, sans se faire opiniâtrément le "laudator temporis acti", on peut toutefois se demander si ces aspects urbains où s'agita tumultueusement la vie touffue de la ville, ne méritent pas d'être fixés pour l'avenir dans leurs traits essentiels. Au cours des démolitions brutales occasionnées par les modifications intérieures de Bruxelles surgissent ainsi, au hasard des rencontres ou des lentes promenades au pays des ruines amoncelées, des "paysages urbains", totalement imprévus. Faute d'être saisis au bon moment, lors de leur éphémère apparition, ils sombrent à tout jamais dans l'oubli, et l'on s'en prend

souvent à regretter que quelque fée bienfaisante ne puisse leur assurer par un coup de baguette magique une résurrection momentanée dont profiteraient largement les âmes artistes.

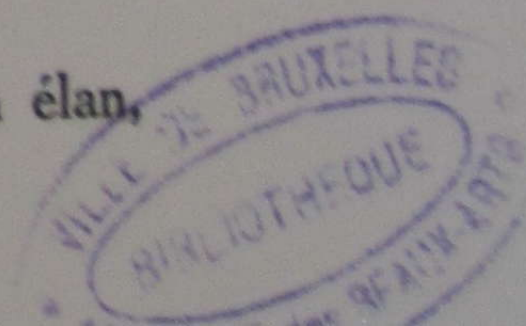
Et pourtant, les "vieux coins" ainsi entrevus, au cachet si personnel, à la silhouette si expressive, ne sont-ils pas comme les replis cachés du cœur de la vieille cité? Certes, ils n'ont pas l'envergure ni la richesse structurale des monuments dont Bruxelles s'enorgueillit; ce ne sont pas les joyaux chatoyants de sa glorieuse couronne. Néanmoins, ils contribuent à lui composer une physionomie propre : ils en sont comme les traits les plus caractéristiques, les plus curieux et les plus individualisés, non pas en raison d'une valeur archéologique exceptionnelle mais bien parce qu'ils collaborent à la synthèse pittoresque d'un stade bientôt révolu de la vie bruxelloise.

Bruges a ses quais et ses canaux immortalisés par les poètes et pieusement conservés avec une sollicitude qu'apprécient hautement les fervents admirateurs du culte de la beauté archaïque. Anvers a son fleuve large et animé, ses bassins à perte de vue, sa vie intense de grande métropole commerciale, rendez-vous de toutes les nations, centre d'attraction des marchands venus des quatre coins du monde. Namur, à l'ombre de son promontoire fortifié, possède les charmes riants d'un site mosan et la gaieté légère inhérente à la Wallonie. Bruxelles a eu longtemps pour elle l'activité populaire de ses impasses et de ses ruelles, maintenues au milieu de quartiers qui se modernisaient, vestiges d'une époque où elle vécut comme une petite ville provinciale, élevée tardivement au rang de grande capitale et se rengorgeant un peu

pour ne pas déroger. Un demi-siècle a suffi pour réaliser la métamorphose. Les dernières étapes furent vivement franchies, qui favorisèrent son accession au concert des centres cosmopolites que nous appelons les capitales. Il ne se doutait aucunement de l'éventualité d'une aussi merveilleuse fortune l'inspecteur du parc, Louis-Joseph Baudour, lorsqu'il affirmait le 3 novembre 1797 (13 brumaire an VI), avec une conviction non dissimulée, dans un rapport circonstancié adressé à l'administration départementale de la Dyle et relatif à divers "embellissements", dont il espérait doter la promenade publique confiée à ses soins, que Bruxelles ne pourrait jamais devenir, par sa position même, une ville commerçante de premier ordre ! Il se trompait aussi singulièrement le correspondant superficiel du "New political weekly journal", quand, en 1835, il infligeait à notre bonne ville l'épithète de "bourgade mitoyenne", condamnée à n'avoir jamais aucune personnalité ("Revue britannique", mars 1835, p. 192) !

Bruxelles offre, en réalité, à l'observateur attentif et averti, le spectacle varié des rapprochements inattendus : de vieilles demeures désuètes et d'étranges recoins empreints d'archaïsme voisinent avec des constructions très "up to date"; de mystérieuses ruelles se greffent soudain sur quelque grande artère d'autrefois; des contrastes inimaginables, dus à l'histoire même de la ville aux régimes multiples, mais surtout à sa brusque expansion contemporaine, surprennent le promeneur en quête de découvertes et tiennent en éveil son attention. La période de croissance qui anéantit inlassablement les aspects vétustes de la plupart des sites du Vieux Bruxelles se poursuit et s'achève sous nos yeux. Le cœur de la cité — abstraction faite pour le grand marché dominé de toute la hardiesse de

son élan,



son élan, par la flèche communale d'une élégance et d'une suavité inégalées — le cœur de l'ancien Bruxelles bourgeois et routinier vivant dans la quiétude un peu étroite de ses horizons restreints, s'évanouit quotidiennement. Je songe aux venelles capricieuses et sombres aux allures de mystère qui semblaient faites pour n'accueillir que les initiés ou pour dérouter les profanes, aux impasses dont la structure s'explique par le déroulement continu des âges et dont les moindres parcelles possèdent — pour ainsi dire — toute une généalogie, impasses dont les ramifications plongent leurs racines séculaires dans les fastes abolis; je songe surtout aux vieux coins perdus où vécurent tant de générations de petites gens, foule anonyme qui cimenta, de son labeur journalier et sans gloire, la grandeur de la cité entière, derniers vestiges impassibles comme le sont les choses qui, suivant l'expression de Loti, ne peuvent se dispenser d'être. Voués inéluctablement à une complète destruction, il importait d'en conserver le souvenir, ou mieux la vision, en s'attardant moins à la minutie des détails sans valeur explicative qu'aux lignes les plus caractéristiques.

Cet album n'eut pas d'autre ambition.

SANS aborder l'examen de la question de savoir s'il sied ou non de préserver de la destruction les vieux quartiers originaux de nos cités, de les sacrifier sur l'autel des besoins économiques modernes, mais en adoptant la thèse de M. Charles Buls, qui désire "concilier les exigences du Beau et le respect de l'Ancien avec les nécessités de la vie actuelle", nous reconnâtrons que le véritable artiste trouvera toujours les plus harmonieuses inspirations dans la parfaite concordance entre la forme et la destination des constructions qu'il édifiera. Au surplus, comme palliatif des mutilations urbaines actuelles, cet album apparaît à son heure. Chacun l'accueillera avec sympathie, puisqu'il est consacré à la conservation de tout ce "pittoresque spontané", soudainement apparu à l'esthète et surgi inopinément au cours de démolitions révélatrices. Il recueille des éléments décisifs, dont la synthèse évoque la physionomie réelle de la ville, pendant une tranche de sa vie. Or, pour atteindre à cette fin, rien ne valait le document artistique pris sur le vif, par une âme sincèrement éprise de la beauté. En effet, l'œuvre d'art est appelée, par sa nature même, à saisir l'aspect vivant, le mouvement caractéristique, l'allure vibrante de la vie phénoménale. Les procédés de reproduction photographique, dont j'admire, par ailleurs, les perfectionnements techniques, rendent évidemment d'éminents

services à

services à l'archéologie d'érudition : leur rôle mécanique et passif est la garantie la plus sûre de l'objectivité minutieuse des détails qu'ils conservent. L'interprétation active et compréhensive de l'artiste leur fera précisément défaut. Or, qui soutiendra que la plus exacte photographie est bien la reproduction la plus expressive "de ce que nous voyons" ? L'œuvre d'art est, à mon sens, plus près de la réalité, telle qu'elle nous impressionne. En extrayant le "caractéristique" des choses, en rejetant au second plan les données confuses du sujet traité, elle est plus vraie par rapport à nous. Nos représentations sont des synthèses, dont les phénomènes nous fournissent les éléments divers : l'activité synthétique, qui est le propre de notre vie intellectuelle et sentimentale, en fait le triage et s'arrête à ceux qui se détachent en vigueur sur le fond vaporeux des sensations atténuées. La vision globale des sites, les impressions d'ensemble de la vie, le pittoresque des aspects entrevus répondent plus fidèlement à la réalité psychologique que l'inventaire détaillé et méthodique des moindres éléments constitutifs des faits observés. Et puis, il y a la beauté intrinsèque de l'œuvre d'art, comme telle. Surgie des profondeurs du "moi", elle extériorise de manière brillante, simplifiée, synthétique le tumulte en apparence désordonné des motions éprouvées et des lueurs aperçues. Elle en dégage harmonieuse unité.



Le choix des sites rassemblés sous l'appellation générique : " Vieux Coins de Bruxelles „, est des plus judicieux. Il fut guidé par l'idée directrice que nous avons essayé de formuler. Que s'il s'était agi de monuments anciens ou de vieilles bâtisses historiques, nous n'eussions pas raisonné comme nous l'avons fait. Nous aurions réclamé la conservation intégrale de ces vénérables reliques, legs ancestral et sacré. Ne se dressent-ils pas, selon l'expression de M. Charles Buls, comme " les bornes milliaires que nos pères ont semées sur la route de l'histoire de la cité „ ?

Ici, au contraire, se rencontrent de petites ruelles au charme spécial, d'une intimité vétuste, qu'apprécient les esprits délicats, des escalades de pignons en chevauchée fantastique, des couloirs d'ombre dans la perspective desquels se profile le dôme altier du palais de justice, à moins que ce ne soit quelque pan de ciel, pauvrement départi aux plèbes laborieuses qui s'y tapissent un peu traditionnellement. Ce sont encore des synthèses de paysage, décor magique, aux lignes captivantes, empreintes de particularisme, dont la variété naturelle constituait la principale qualité; encadrant le quartier défunt de la Putterie, elles lui tressent une poétique couronne, dont les fleurs les plus rares sont, dans le recul, la fine dentelle de la flèche communale et les tours austères de la Collégiale.

C'est enfin la jolie façade de la "maison espagnole", bijou du Cantersteen, ignoré de maint Bruxellois jusqu'au jour où les "travaux de la jonction" l'eurent inscrite au nombre de leurs victimes.

En présence des hécatombes entreprises au centre de Bruxelles, n'était-il pas utile de se hâter si l'on désirait sauver d'un irréversible anéantissement la mémoire de quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la vieille ville?

Le regretté Henri Hymans écrivait, en guise de conclusion à sa dernière monographie d'art consacrée précisément à Bruxelles : "les transformations de toutes parts entamées, celles en outre résolues, n'auront plus laissé bientôt que le souvenir de ce qu'à l'heure force nous est de désigner avec quelque mélancolie comme "Bruxelles qui s'en va „!" Il adjurait ensuite les artistes de se mettre rapidement à l'œuvre avant que la disparition totale des vieux coins ne soit consommée. Ce ne fut pas en vain : son appel a été entendu.



11 Avril 1912.

Karl
Geymans

**Cette réédition a été rendue possible
grâce à la collaboration des
bibliothèques de la Ville de Bruxelles et,
en particulier, la Bibliothèque artistique.**